Introduction

Foreword

Nadège Ragaru

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8163>

DOI : 10.4000/monderusse.8163

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Pagination : 5-23

ISBN : 978-2-7132-2475-1

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Nadège Ragaru, « Introduction », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 56/1 | 2015, mis en ligne le 13 juillet 2019, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8163> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8163>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Introduction

Foreword

Nadège Ragaru

- 1 Un rêve d'émancipation, la projection d'une vie autre : l'on a fini par oublier que, pour ceux qui placèrent leurs attentes dans l'édification du socialisme, c'est l'espoir d'un avenir ouvert que les régimes est-européens surent, fût-ce éphémèrement, incarner¹. Que le gouvernement des destinées humaines ait aussi relevé d'une ingénierie sociale violente ne saurait oblitérer cette croyance en la possibilité d'un lendemain meilleur œuvré par la raison d'un homme perfectible². De cette vision, tributaire de l'entrée du temps dans la sphère de l'agir humain au xvii^e siècle³, nourrie aussi d'une pensée utopique antérieure à la révolution russe⁴, le marxisme scientifique se voulut un opérateur de réalité, fondant le progrès sur la maîtrise de la connaissance et l'ardeur de la volonté. Pendant plusieurs décennies, les États socialistes investirent dans les savoirs et les techniques, la vulgarisation de la science⁵, la créativité amateur et, singulièrement à partir des années 1960, le « développement multilatéral » de la « personnalité » des ingénieurs du futur. À l'instar d'autres entreprises prométhéennes, leur œuvre soulignait ainsi l'intimité du lien unissant le savoir et le (donner à) voir, d'une part, le voir et le prévoir, d'autre part. C'est à ces connivences entre les ordres des sciences et du temps médiatisés par des visions que ce dossier est consacré.
- 2 La présente livraison des Cahiers du Monde russe repose ainsi sur le postulat selon lequel interroger le temps comme l'une des figures constitutives du socialisme en Europe de l'Est peut présenter une vertu heuristique⁶. Ce faisant, elle s'inscrit dans le sillage d'une historiographie ayant décidé de prendre au sérieux la notion de « projet socialiste » et d'en entreprendre l'archéologie⁷. De ce temps, toutefois, il ne s'agit pas de retenir la figure éculée d'une visée stakhanoviste de compression des délais qui aurait eu vocation à favoriser « un rattrapage » économique et/ou civilisationnel – approche autrefois privilégiée dans une génération d'écrits ayant conjugué développementalisme et culturalisme. Plutôt, l'objectif est de prendre pour objet d'histoire les relations et distances changeantes entre passé, présent et futur, l'épaisseur des avants/après estimée nécessaire à la production d'un ici et maintenant, ainsi que les emprunts

sélectifs au passé à travers lesquels la production du nouveau fut œuvrée. L'élasticité et la plasticité, plus que l'orientation, se situent au cœur de la réflexion. Le choix d'une entrée par le truchement des sciences (envisagées ici comme un faisceau d'acteurs sociaux, d'institutions, de pratiques et de discours) suggère une attention – au-delà du découpage un peu hâtif entre façonnages politiques et expériences sociales – à la manière dont du temps fut produit au croisement entre savoirs, instruments, arts de faire et sensibilités.

- 3 Une telle démarche ne revient en aucune façon à postuler une exceptionnalité des socialismes est-européens. Timidement au sortir de la Première Guerre mondiale (dont les années folles coïncidèrent aussi bien avec l'émergence d'une pensée de la discontinuité et de la fragmentation temporelles qu'avec une fascination transnationale pour la planification des ordres économiques et sociaux)⁸, plus sensiblement après la Seconde Guerre mondiale, à l'Ouest comme à l'Est élites politiques et citoyens adhèrent à un double postulat : premièrement, sur les cendres de la guerre, un horizon de reconstruction pouvait s'ouvrir, fondé sur une foi dans la remise en route du temps ; deuxièmement, cet avenir, il était possible de le prévoir pour mieux le modeler. L'espoir et l'ingénierie dessinaient les coordonnées de l'ère nouvelle. Au tournant des années 1960-1970, indépendamment des expériences localisées de la révolution technique et scientifique et en partie au-delà des clivages Est/Ouest, une réflexion sur les futurs se cristallisait au sein d'arènes internationales, adossée à la conviction selon laquelle les nouveaux problèmes planétaires transcendaient les partitions de la guerre froide et pouvaient se prêter à une science du futur⁹. De cette conscience globale, l'Est fut un acteur à part entière¹⁰. Dès lors, si l'on peut parler de singularité des espaces est-européens, celle-ci semble avoir moins résidé dans les visées d'un gouvernement du temps par la science que dans l'ampleur des moyens humains, financiers et discursifs que les pouvoirs communistes placèrent au service de leur entreprise.
- 4 La notion de « fictions » ne s'entend donc pas ici comme le démenti que le réel aurait apporté aux promesses socialistes. Elle évoque plutôt la mantique du futur ; elle désigne aussi les dettes de la science envers l'imagination narrative. Frédérique Aït-Touati l'a rappelé avec brio : au moins depuis le XVII^e siècle et l'astronomie de Kepler ou de Huygens, la fiction a contribué à la crédibilisation d'observations ayant soustrait le ciel aux seules sciences divines ou divinatoires pour en faire un lieu du savoir humain¹¹. En d'autres secteurs de la science aussi, les visions, empruntant parfois aux registres du songe, du souvenir ou de l'imagination, ont été instituées en médiateurs de la raison savante. Les sciences des temps socialistes que ce dossier examine en fournissent une illustration : leur éventail s'étend des emprises sur la nature – envisagée depuis ses sols (l'hydrologie des coulées de boue) et ses voûtes célestes (les sciences du cosmos) – aux saisies scientifiques de l'homme (à travers la psychiatrie ou le gouvernement managérial des destinées humaines). Peut-être parce que, plus que tout autre territoire scientifique, la conquête spatiale a uni en un même prodige la science et ses mystères, la réflexion abordera aussi les mondes de la science-fiction, ce genre littéraire qui entretint avec les savoirs stellaires des voisinages complices. Qu'ils aient mobilisé les registres du dessin, du film ou de la littérature, tous les acteurs scientifiques dont il sera ici question sont habités d'images, qui ont influencé leurs savoirs et leur aptitude à les faire valoir dans des controverses.

- 5 L'emploi de cette notion oriente enfin vers le dialogue que l'histoire a ces dernières années noué avec la fiction ; il porte le sceau d'une époque qui, affranchie des inquiétudes relatives à une réduction de l'histoire au narrativisme¹², souhaite explorer les ressources historiennes des espaces fictionnels, allant parfois jusqu'à revendiquer une écriture littéraire de l'intime pleinement ancrée en sciences sociales¹³. Amorcée dans les années 1990 autour de la littérature¹⁴, relancée en 2010¹⁵, informée par les travaux de Carlo Ginzburg¹⁶, la discussion a aussi irrigué le monde des images¹⁷ tout en venant enrichir certaines enquêtes sur les socialismes est-européens¹⁸. Elle a rappelé que l'histoire, « mise en intrigue », est vouée à demeurer un univers de mots qui cadencassent l'intelligence du passé ; importe donc l'art de les agencer¹⁹. Elle a souligné aussi combien la connaissance historique est tributaire de l'actualité du passé, une conscience que partagent les contributeurs à ce dossier.

Visions : au-delà de quotidiens a-réflexifs et d'un assentiment du ventre

- 6 Il n'est plus lieu de souligner l'ampleur du renouveau historiographique ayant affecté l'étude du socialisme tardif en Europe centrale et dans une Union soviétique où l'ère stalinienne, puis le Dégel avaient d'abord retenu l'attention des chercheurs²⁰. Ce renouvellement a coïncidé avec une réorientation des travaux vers l'histoire culturelle et sociale et, corrélativement, un déplacement depuis l'analyse des discours officiels, des institutions et du pouvoir vers les expériences vécues des socialismes²¹. L'investigation des quotidiens, parfois ordinaires en des temps extraordinaires comme l'avait noté Sheila Fitzpatrick, a bénéficié de l'accès à des archives et témoignages inédits après la chute du communisme. Nonobstant ses apports empiriques, ce déplacement vers l'histoire culturelle et sociale s'est heurté à plusieurs écueils.
- 7 Particulièrement dans une frange de la littérature sur l'Europe centrale et orientale, la sensibilité au quotidien semble avoir accompagné un cisaillement du socialisme entre un temps de la « vision » (i.e. les idées conjuguées au futur) et un temps du ventre (i.e. le bien-être matériel vécu au présent) : aux premières décennies du socialisme auraient été associées la conception et la mise en œuvre d'un projet, aussi violentes soient-elles ; le socialisme tardif, lui, aurait troqué les idées contre le charme des villas, voitures, loisirs et échappées touristiques. Les pouvoirs communistes (songeons à la Tchécoslovaquie de la normalisation ou à la Hongrie du « goulash ») auraient souhaité et réussi à dépolitiser les citoyens est-européens, après les avoir mobilisés dans les années 1950. En ces récits, la chute du communisme s'éclaire aisément : c'est en raison de leur incapacité à délivrer leur part de l'échange (les biens de consommation) que les pouvoirs socialistes se seraient défaits.
- 8 Une telle lecture minore les situations dans lesquelles le goût pour des produits occidentaux put coexister avec l'adhésion aux idéaux communistes, la coercition ne pas interdire la croyance dans l'avenir et la recherche d'un écart être opérée depuis un au-dedans (vne)²². Elle s'intéresse peu à la persistance de débats au sein des appareils bureaucratiques²³ et de discussions du projet de société socialiste non cantonnées au constat d'un échec du socialisme ou à la quête de « solutions » occidentales. L'une des difficultés méthodologiques réside peut-être dans la propension à tracer une ligne de démarcation entre État et société, une propension dont il est difficile de déterminer si

elle est héritière des découpages promus par des intellectuels centre-européens (« l'anti-politique » de György Konrád ou le « vivre dans la vérité » de Vaclav Havel) ou de certains courants des études est-européennes²⁴.

- 9 Telle est, par exemple, l'une des limites de la recension de parutions récentes sur l'URSS du socialisme tardif proposée par Julianne Fürst²⁵. L'auteur y argumente avec force que l'ère dite « de stagnation » vit la floraison d'arts de vivre pluriels en périphérie de l'ordre étatique. Ce faisant, elle reprend à son compte l'opposition entre un État aux normes supposées inchangées et une société dont le mouvement aurait été extérieur à lui. Maints acteurs furent pourtant multipositionnés, à la fois partie intégrante de cet État dit « ossifié » (en tant que cadres du parti, des syndicats, des organisations de femmes, etc.) et membres de la société saisie en dehors de lui. Il semblerait que l'enjeu d'une restitution des dernières décennies socialistes réside précisément dans la saisie des tensions afférentes à ces chevauchements.
- 10 Le déplacement vers le champ des sciences offre l'opportunité de surmonter la division entre lectures par « en bas » et par « en haut », entre pouvoir et sensibilités. Structurée autour de questionnements partiellement autres, l'étude des sciences a en effet ces dernières années prêté une attention croissante aux conditions sociales d'accréditation des énoncés scientifiques et à la conjugaison entre savoir, techniques et imaginaires sociaux²⁶. Cette entrée autorise en outre une appréhension plus fine des circulations globales.

Le truchement des sciences : concurrences, circulations et au-delà...

- 11 En prise sur la réfutation de grands partages entre culture et nature, homme et objet, sciences et techniques, et depuis une attention aux pratiques à travers lesquelles de la connaissance se fabrique, un nombre grandissant d'historiens a récemment investi la sphère de l'histoire des sciences, y voyant une entrée privilégiée sur les sociétés socialistes. Ce déplacement a apporté à l'écriture du passé socialiste une impulsion majeure. Nous semble désormais éloigné le temps où les sciences de guerre froide étaient principalement envisagées sous l'angle de la confrontation Est-Ouest, de la subordination des agendas de recherche à des considérations géopolitiques ou sécuritaires²⁷, des entraves idéologiques à la pensée ou des usages politiques des savoirs (psychiatriques entre autres). La ligne de continuité parfois instaurée entre science et pratiques « dissidentes » – comme si, à l'Est de l'Europe, le savoir n'avait pu être produit que contre l'État et au prix d'une subversion des carcans institutionnels et normatifs socialistes – s'est peu à peu estompée.
- 12 En 2008, Susan Gross-Solomon dressait un bilan aussi remarquable que bienveillant des travaux sur « la circulation des savoirs » menés dans le cadre de l'EHESS²⁸. En dialogue avec leurs homologues anglo-saxons, ceux-ci avaient contribué à la réfutation d'une lecture culturaliste de la science à l'Est de l'Europe. Corrélativement, les circulations des hommes et des savoirs ne sont désormais plus considérées à travers le seul prisme d'une diffusion depuis le centre (occidental) vers des périphéries (est-européennes). L'analyse des réceptions locales n'est plus cantonnée au constat éploré de l'incapacité à incorporer les savoirs transposés depuis des terrains culturels autres. Plusieurs écrits avaient souligné le caractère non unidirectionnel des flux (entre Est et Ouest comme au sein des « blocs ») et, partant sur les traces des médiateurs, institutions relais et

passeurs, avaient mis en évidence des logiques de va-et-vient au terme desquelles les savoirs mobiles, eux-mêmes redéfinis, se prêtaient à des investissements diversifiés.

- 13 Particulièrement riche a été la reconsidération des années 1930 en Union soviétique, comme en témoignent les travaux sur l'organisation industrielle du travail²⁹, la médecine³⁰ ou les télécommunications³¹. En parallèle, l'histoire des circulations scientifiques a été réinscrite dans la longue durée³² invitant à nuancer la césure introduite par la révolution russe³³. Un dialogue a par ailleurs été instauré avec la circulation des idées³⁴, en sciences sociales notamment³⁵. L'un des champs de recherche les plus sensibles à ces transversalités est celui des « future studies ». Un discours de guerre froide avait opposé futurologie occidentale et prognostika³⁶, cette dernière dénonçant la subordination de la science occidentale au capitalisme. L'historiographie récente a montré que les arènes internationales des « future studies » servirent l'émergence d'une définition globale des enjeux sociétaux (les conséquences de la révolution technico-industrielle, l'accélération/décélération de la croissance, l'épuisement des ressources mondiales, la démographie et l'écologie, etc.) et à la constitution de savoirs partagés (cybernétique, planification, théorie des jeux entre autres). Dans leur diversité, ces nouvelles orientations de recherche ont permis aux sciences de prendre pleinement part à cette écriture transnationale de l'histoire des socialismes que maints chercheurs avaient appelée de leurs vœux dès le milieu des années 2000³⁷. En est résultée une profusion de jeux d'échelle et d'effets de composition : « bloc de l'Est »³⁸, rapports Est-Ouest, relations avec le troisième monde, etc.³⁹.
- 14 À l'iconographie bipolaire de l'immobilité et de la concurrence, l'on pourrait toutefois redouter que ne se substitue une iconographie de la fluidité qui parlerait plus de notre présent contingent (l'ère dite de la « globalisation ») que des passés socialistes. « Voir, c'est reconnaître » avait rappelé Gérard Lenclud ; or l'on ne peut (re)connaître que ce que l'on regarde⁴⁰. Comment tenir compte des effets de lunettes ? Par surcroît, bien que les rhétoriques de guerre froide n'aient pas épuisé les significations investies dans les sciences, l'on ne saurait oublier que les discours sur la démonstration des avantages comparatifs du socialisme par savoirs interposés furent intériorisés par les acteurs, au moins partiellement, et que c'est à l'aune de ces imaginaires qu'il convient d'apprécier les mouvements observés.
- 15 À ces dilemmes, une interrogation des socialismes est-européens par le prisme du temps peut offrir une issue, en aidant à préciser les périmètres spatiaux fluctuants des circulations transnationales, les cartographies mentales contrastées qui les soutiennent et les hiérarchies symboliques auxquelles celles-ci furent associées.

Les temps du socialisme : lignes, cycles ou palimpsestes ?

- 16 Une remarque liminaire s'impose ici, relative au caractère axial qu'a revêtu, dans moult narrations des socialismes est-européens, le recours causal et/ou normatif à des énoncés temporels, fruits de chronosophies et de catégorisations culturalistes. Une première déclinaison concerne les lectures finalistes de la chute des systèmes communistes : les envisageant depuis leur terme, maints écrits savants ou profanes des années 1990 ont tendu à relire les passés socialistes comme autant d'étapes non vers une édification mais vers une inéluctable dislocation. Plusieurs descriptions ne

boudèrent pas les plaisirs d'une anthropomorphisation de régimes dont le temps, soulevé de hoquets (les crises de 1956, 1968, 1980-1981), se serait achevé dans une ultime exhalaison. En Europe centrale et orientale, la production de cette linéarité tendue vers l'échec a volontiers jouxté une revalorisation de la période de l'entre-deux-guerres (relue comme démocratique et moderne) au regard de laquelle le communisme se réduisait à un court interstice de temps, l'origine – entendue ici à la fois comme commencement et comme cause – de la chute des régimes étant recherchée dans un temps antérieur à leur avènement : le ressourcement dans l'ante Seconde Guerre mondiale devait apporter la preuve de l'altérité et de l'extranéité d'un « corps étranger » (soviétique) vainement greffé sur l'Europe centrale.

- 17 Une seconde figure temporelle demeure familière, dont la réactualisation récurrente, en dépit des protestations d'une frange de la communauté scientifique, doit paradoxalement à la réinscription des socialismes dans des horizons temporels plus larges : il s'agit de la propension à déchiffrer les socialismes dans les termes du retard et du rattrapage, les contacts entre Est et Ouest étant vus comme ayant relié des acteurs inégalement spatialisés le long des jalons de la modernité. Faut-il encore se souvenir avec Larry Wolff que l'invention de « l'Europe de l'Est » (i.e. l'association à une situation géographique nouvellement dessinée de coordonnées temporelles spécifiques) a été le fruit de la construction, par contraste, du rayonnement de l'Europe des Lumières⁴¹. Au XIX^e siècle, la renégociation des rapports à un Empire ottoman, autrefois admiré et redouté, désormais dépeint comme « l'homme malade de l'Europe », a modulé les attaches temporelles de l'Europe du Sud-Est. Dans les travaux consacrés à l'Union soviétique, cette posture a produit des écrits ayant oscillé entre la thèse d'un particularisme irréductible, d'une quête de *Sonderweg* et d'un développement mimétique, temporellement décalé. Dans les écrits dédiés à l'Europe du Sud-Est, les thèses culturalistes ont pris la forme de réflexion mâtinée d'orientalisme sur des histoires supposées itératives ou égarées à mi-modernité⁴². Comment s'en étonner ? Le maniement du temps fait partie des stratégies de production de l'altérité, qu'il s'agisse de reléguer l'Autre dans une temporalité circulaire ou un hors-temps immobile⁴³. Enfin, une dernière architecture temporelle, en forme de triptyque, soutient parfois encore l'édifice de recherches sur les « vies et morts » des socialismes est-européens : celle qui oppose à l'élan visionnaire et missionnaire des premières décennies est-européennes, la cadence ralentie des réformes des années 1960 à laquelle aurait finalement succédé un immobilisme synonyme de décrédibilisation ultime du socialisme⁴⁴.
- 18 À rebours de ces visions, la charpente du présent dossier repose sur l'hypothèse selon laquelle a existé, dans les socialismes est-européens, une manière de penser l'expérience historique partiellement singulière. De celle-ci l'on ne saurait rendre compte en se limitant à une glose des textes et en référant la saisie du temps aux seules catégories normatives et discursives dans lesquelles il fut énoncé. Ce serait commettre un double péché méthodologique : oublier, d'abord, que les pratiques de gouvernement ne constituent jamais le décalque de préceptes théoriques et visées planificatrices, temps de la conception et de la mise en œuvre cheminant de concert⁴⁵ ; éluder, ensuite, la nécessaire historicisation des textes, de leurs réceptions et usages par des acteurs aux expériences stratifiées. Les sociétés peuvent assurément croire à leurs mythes, mais l'adhésion n'exclut pas le détachement⁴⁶.

- 19 Ne serait guère plus fructueuse une approche interstitielle qui s'emploierait à rendre compte du « vrai » du temps (soit de l'expérience intime de la temporalité) en supposant que celle-ci se donnerait à voir dans la disjonction des pierres des édifices socialistes. Et pourtant, quelque chose de l'ordre d'un horizon du pensable et du possible, d'une économie morale du temps mérite d'être restitué. L'interrogation pourrait être formulée dans les termes – « champ d'expérience » et « horizon d'attente » – de l'historien Reinhart Koselleck⁴⁷. Elle doit certainement à la manière dont l'historien allemand a conceptualisé la mutation historique ayant introduit, au XVIII^e siècle, une disjonction entre un passé au présent (qui n'était plus seulement perpétuation d'une tradition) et un futur émancipé de l'au-delà ; elle lui est également redevable d'une attention, prolongée par François Hartog avec la notion de « régimes d'historicité », au rôle créatif des tensions entre expérience et attente⁴⁸. Elle lui doit enfin une certaine réticence à envisager les concepts indépendamment du contexte de leur genèse et des actions humaines leur ayant prêté forme. Mais le questionnement ouvert ici porte aussi la marque des travaux sur l'Europe de l'Est qui ont réfuté la thèse de la « duplicité » des citoyens et envisagé imaginaires et pratiques non à travers des contradictions qu'il eût fallu dévoiler, mais à travers d'inventives coproductions.
- 20 Consécutivement, le temps est ici envisagé comme la résultante de conventions et de pratiques inscrites, sans s'y réduire, dans des catégories langagières. En cette qualité, il ne peut être pensé en dehors des formes institutionnelles, matérielles et imaginées lui ayant « prêté vie ». C'est la conviction selon laquelle les agencements labiles des temporalités gagnent à être saisis à travers l'observation de sites et de dispositifs spécifiques, étayés par des entendements négociés et des arts de faire institués, qui a conduit à placer ce dossier sous les auspices de la science.
- 21 Ici aussi, le terrain est loin d'être vierge. L'historiographie a produit des enquêtes sur le temps administré, les découpages temporels du socialisme et les emboîtements entre temporalités est-européennes et temps global. Nous sommes désormais mieux connus le façonnage des rythmes de travail⁴⁹, les scansion festives du socialisme⁵⁰, l'avènement d'une ère de loisirs (notamment documentée par les sociologues des « budgets-temps »)⁵¹, ainsi que l'ingénierie du cycle de vie⁵². De ces productions publiques, l'anthropologue Katherine Verdery a proposé une approche en termes « d'étatisation du temps » et d'extraction de la plus-value : elle y envisageait la durée comme un bien approprié, au moins autant que produit, par les pouvoirs publics tout en rappelant combien le pouvoir est pouvoir de dire l'ordonnancement temporel⁵³. Au-delà d'une lecture des usages sociaux du temps polarisée autour de la résistance silencieuse aux injonctions publiques (absentéisme, travail pour soi dans l'économie seconde, etc.), de l'appropriation créative de la société de la file d'attente ou de la pérennité d'une adhésion au calendrier liturgique, l'histoire culturelle et sociale des socialismes est-européens a également permis de lever le voile d'usages jubilatoires des heures en des sociétés où tous les plaisirs ne furent pas interdits⁵⁴. En conjugaison avec la linéarité de la scientificité, certains travaux ont par ailleurs démontré que les mondes des oracles n'avaient pas disparu, élites et citoyens pouvant rechercher l'intercession de voyants⁵⁵. Enfin, l'un des champs de recherche les plus féconds a concerné les politiques publiques du passé, le travail de patrimonialisation et/ou de nationalisation de la mémoire ou les formes de transmission du souvenir en systèmes socialistes⁵⁶.

- 22 Un étonnement peut toutefois être ici évoqué : le dialogue pour le moins ténu instauré entre les travaux sur les présences du passé et celles du futur. Comme si ces mondes également intéressés par le temps avaient renoncé à élargir leur binôme (passé-présent, présent-futur) à un troisième terme. L'on serait parvenu à l'aujourd'hui par deux chemins différents, sans qu'un gué soit élevé entre eux. S'il était un désir dans le cadre de cette livraison des Cahiers du Monde russe, ce serait celui de rendre aux lectures du socialisme leur dimension de valse, en renouant les fils des pensées historiennes du passé et du futur pour donner à voir le temps dans sa dimension feuilletée. Jamais la coexistence entre un arrachement prométhéen vers l'avant et l'existence de fines lignes de continuités (biographiques, notamment, mais aussi institutionnelles et sensibles) n'a été plus saisissante que sous le stalinisme (ou, en Europe centrale et orientale, au tournant des années 1940-1950). C'est à travers cette coexistence que le nouveau a pu survenir, le terme « survenir » comprenant ici un élément de surprise, d'imprévisibilité et d'indétermination, indépendamment de la planification étatique du temps. Continuités, césures et réminiscences font toutes partie des avènements possibles.

Fictions d'avenir : les cartographies mentales des espaces-temps socialistes

- 23 En Russie, le socialisme est le fruit de l'expérience historique des débuts de l'industrialisation, de la fin des Empires et de la Première Guerre mondiale ; en Europe centrale et orientale, son édification porte les marques de la grande dépression, des autoritarismes d'entre-deux-guerres, de l'effondrement d'une certaine idée de l'humanisme après la Shoah et de la libération/invasion de l'Armée rouge. Au regard de ces historicités distinctes, l'on pourrait s'étonner que les études de cas retenues – qui portent toutes sur l'après-Seconde Guerre mondiale – embrassent les deux espaces (URSS, d'un côté ; Tchécoslovaquie, Roumanie et Bulgarie, de l'autre).
- 24 Deux paramètres ont informé la délimitation du périmètre spatial. Le premier réside dans le désir d'explorer précisément ces étagements du temps, l'articulation entre des trajectoires distinctes et l'actualisation d'un projet donné en partage. Penser le contraste, les liens aussi, entre ces territoires engage une réflexion sur les transactions non seulement culturelles mais également temporelles qu'ils furent amenés à effectuer. Le second motif tient aux conditions présentes de l'écriture des passés socialistes. Il y a quelques années, un éditorial de la revue *Kritika* regrettait la rareté des travaux se donnant pour horizon l'Union soviétique et ses anciens alliés/satellites⁵⁷. La divergence des présents se projette désormais sur le passé. L'intégration à l'Union européenne de l'Europe centrale a accompagné une relecture de leur histoire longue les arrimant à l'Ouest, tout en reléguant l'Union soviétique/la Russie dans une altérité euro-asiatique. En France, le délitement de la soviétologie et la recomposition des « aires culturelles » ont conforté cette partition : là où l'Europe centrale et orientale est saisie dans sa construction démocratique puis son accession à l'UE, le nombre des spécialistes de la période communiste se rétractant comme peau de chagrin, la Russie continue à faire l'objet d'une variété d'approches historiennes (de l'histoire médiévale à l'histoire contemporaine). Une fois encore, il ne s'agit pas de remplacer une téléologie par une autre ou de proposer une vision irénique des rapports entre les diverses composantes

de l'Est européen, mais de tenter de cerner le même et le différent, la différence dans le lien même.

- 25 C'est avec l'article de Marc Elie sur les captations cinétiques des laves torrentielles dans le Kazakhstan soviétique que s'ouvre ce voyage à travers les temporalités du socialisme. D'une nature « impétueuse », objet d'observations et d'interventions humaines, il fait le creuset d'une réflexion sur les controverses scientifiques et techniques relatives à la prévention des catastrophes naturelles. Si le récit se centre sur un moment spécifique, la décennie 1970-1980, la narration prend sa source en amont, dans ces années 1920 où des coulées de boue engloutirent une partie d'Alma-Ata, capitale du Kazakhstan. Afin d'endiguer le risque d'autres désastres, le savoir socialiste se fit bâtisseur (d'un barrage controversé dans les années 1960), puis expérimentateur (de coulées artificiellement déclenchées). On ne pourrait rêver meilleure illustration de l'envergure de l'ingénierie socialiste. Toutefois, c'est moins cette figure que le rôle conféré à la visualisation dans la production de savoirs et la persuasion des publics qui retient l'attention de l'auteur.
- 26 Centrale à la contribution de Marc Elie est en effet la question de la lisibilité, au sens que Walter Benjamin a donné à cette expression⁵⁸, puisqu'il s'agit moins de subjuguier la nature que de la déchiffrer, a fortiori en une configuration où la présence physique de l'observateur sur le site des coulées risque de signifier promptement son absence... L'auteur montre dès lors comment photographies, documentaires et fictions cinématographiques furent mobilisés pour arbitrer les débats interdisciplinaires sur la composition des coulées (hydrologues, géologues, géographes, géomorphologues, etc.) et légitimer des choix de politiques publiques. À la vie sociale des objets à laquelle Arjun Appadurai et Igor Kopytoff nous avaient sensibilisés dès 1986⁵⁹ répond ici une biographie culturelle des images, immobiles ou animées, faite de citations et de remplois. La science se dévoile spéculaire à mesure que les phénomènes naturels sont rendus spectaculaires. Corrélativement, le temps des sciences dont Marc Elie nous parle, loin de souscrire à une vision du savoir cumulatif fondée sur des critères d'objectivité interne, est maillé de réseaux sociaux et politiques, d'individualités charismatiques (ou non) et de stratégies de légitimation politique.
- 27 La contribution de Marc Elie prolonge enfin la réflexion temporelle amorcée dans le double dossier des Cahiers du Monde russe sur les années Brežnev. L'introduction qu'Isabelle Ohayon et lui-même avaient rédigée invitait le lecteur à relativiser la thèse d'un épuisement du socialisme, lui préférant l'évocation d'un « âge d'or » brejnévien sur fond d'aisance matérielle relative et d'euphémisation partielle du contrôle politique⁶⁰. Les auteurs y soulignaient que l'Union soviétique n'avait pas connu les rebelles années 1960-1970 des États-Unis et d'une partie de l'Europe. Marc Elie suggère ici une conciliation possible entre l'inscription de l'Union soviétique dans un moment global et la persistance d'une sensibilité temporelle propre en revenant sur un film catastrophe réalisé en 1974. En Occident, le genre connut ses heures de gloire sur fond de diversification des discours apocalyptiques ou eschatologiques. Si la forme du film catastrophe est reprise (quoique dans une filiation revendiquée avec un autre genre, « le film de production »), elle traduit selon l'auteur non une mise en doute de la capacité soviétique à maîtriser la nature, mais une confirmation de l'efficace du savoir socialiste.
- 28 Avec la contribution de Sarah Marks, nous poursuivons les pérégrinations à travers le monde des expérimentations. Le regard quitte la maîtrise scientifique de la nature pour interroger celle de l'homme, à travers une enquête sur l'usage du LSD dans la

psychiatrie tchécoslovaque des années 1960. L'objectif de ces expérimentations ? Mieux comprendre les causes de la psychose et les conditions de son traitement. Ce faisant, la réflexion de Sarah Marks croise le temps des sciences, des scientifiques et de leurs patients. S'esquisse tout d'abord une expérience temporelle des patients (qui sont parfois aussi des scientifiques), amenés à découvrir les incidences du LSD sur la perception des durées et des rythmes, les processus de pensée (notamment les hallucinations optiques) et les réponses émotionnelles. En maniant ces substances, les psychiatres espèrent tirer profit de la vertigineuse accélération des impressions induite par le LSD pour permettre aux patients de retraverser en un temps miniaturisé – et, partant, de surmonter – les événements traumatiques qu'ils ont vécus. Ils recourent par ailleurs à des tests imagés, les expérimentateurs tchécoslovaques louant les parentés entre imagination et connaissance, création artistique et conceptualisation scientifique.

- 29 Vient ensuite le temps des sciences : ici, le passé s'imisce dans la narration, l'auteur explorant les lignes de continuité entre psychiatries ante socialiste et socialiste. Sarah Marks souligne ainsi que, sous le socialisme, le champ tchécoslovaque revendiqua une filiation avec l'entre-deux-guerres et, plus spécifiquement, avec une théorie psychanalytique dont l'auteur montre qu'elle survécut, parfois dans le secret de domiciles enseignants, aussi bien au nazisme qu'au stalinisme. Autrement dit : c'est par le truchement d'une revendication de patrimoine scientifique national que le passé ante communiste parvint à prendre place dans la production d'une nouvelle linéarité socialiste. Spatialisation et temporalités sont ici unies. Des rapports intimes entre ces deux dimensions, Sarah Marks offre une description très fine en étudiant la manière dont les scientifiques tchécoslovaques énoncèrent leurs attaches dans leurs publications scientifiques : si certaines figures soviétiques imposées peuvent être notées, la lecture des citations révèle la familiarité des auteurs tchécoslovaques avec les travaux de leurs homologues occidentaux et l'espace d'appartenance incidemment revendiqué. Au-delà de la littérature mobilisée, c'est par le canal de conférences internationales et de coopérations avec des laboratoires pharmaceutiques que cet ancrage occidental de la psychiatrie tchécoslovaque fut affirmé, dessinant les contours d'une science en réseaux (États-Unis, Canada, Grande-Bretagne et Suisse autant qu'Union soviétique).
- 30 En reconstituant cette cartographie, Sarah Marks poursuit la discussion sur les circulations internationales de la science sous le socialisme ; son agenda est clair, inviter à reconsidérer l'emprise de l'Union soviétique : « dans cet article, j'utilise la recherche psychédélique en tant que cas d'étude pour déstabiliser de telles revendications historiographiques, en démontrant que la recherche en psychiatrie s'est développée pendant la guerre dans un espace temporel parallèle et en nouant des liens essentiels entre l'Est et l'Ouest ». Systématiquement, elle procède à une remise en question de binarismes convenus, suivant une démarche qui n'est pas sans rappeler la proposition d'Ivan Jablonka : « on n'est pas obligé de croire aux scènes de ménage des vieux couples : science contre récit, raison contre imagination, sérieux contre plaisir, fond contre forme, collectif contre individu »⁶¹.
- 31 Si son regard porte sur la concomitance et les contacts, il suggère indirectement une hypothèse essentielle à l'intelligence du « bloc de l'Est ». Faire advenir un bloc est-européen aurait pu vouloir dire cela : parvenir à susciter une cartographie partagée des liens transnationaux souhaités et des hiérarchies de valeur auxquelles ils étaient

associés. Pour comprendre comment la frontière entre Est et Ouest fut traversée, il convient en effet non seulement de réactualiser la topographie des liens culturels et scientifiques antérieurs au communisme, mais aussi de voir que leur persistance (ou leur disparition) a été associée dans les consciences des scientifiques à une manière de produire leur contemporanéité, ainsi qu'à des visions normatives des orientations spatio-temporelles du présent et de l'avenir. À l'Est aussi, l'imaginaire spatial d'Ouest en Est fut un imaginaire gradué de la valeur (décroissante). L'on ne peut dès lors progresser sur la voie d'une compréhension des circulations transnationales sous le socialisme qu'en demeurant attentif aux routes empruntées⁶².

- 32 Ariel Colonomos le rappelait justement dans un ouvrage récent : la psychanalyse a ôté aux songes leurs vertus prédictives en les transmuant en fenêtres sur le passé. L'astrophysique, elle, a dépourvu le ciel de ses oracles⁶³ ; mais elle n'a pas entièrement fait disparaître les mystères de la science du cosmos, ainsi que le suggère la contribution consacrée par Nadège Ragaru et Antonela Capelle-Pogăcean à la science-fiction en Bulgarie et en Roumanie. La conquête spatiale a sans doute constitué l'une des expériences scientifiques ayant le plus profondément bouleversé les appréhensions d'un temps que l'on savait déjà relatif. En quelques années et trois personnages – Sputnik, Lajka et Gagarin –, le cosmos est passé de l'ordre du rêve à celui de la réalité⁶⁴. Cette ouverture du ciel a vertigineusement élargi le cadran horloger, comme s'il devenait loisible de se résoudre aux imperfections du présent en contemplant la (dé)mesure du futur concevable. Le raccourcissement de la distance entre irréalisable et advenu nourrissait une impatience d'avenir autant qu'une bienveillance envers l'actuel. Textes fictionnels et savants s'emparèrent de ces mondes nouveaux en des voyages utopiques ou dystopiques.
- 33 Scrutée à travers ses œuvres, ses auteurs et ses lecteurs au sein des clubs SF, la science-fiction sert ici de télescope, donnant à voir la pluralité de consciences du temps socialement et générationnellement situées, leurs évolutions, ainsi que les superpositions imparfaites entre chronologies politique et culturelle. L'enquête livre un premier constat : un examen des intrigues textuelles et des circulations des œuvres suggère la faible pertinence de découpages de guerre froide pour appréhender les arts d'écrire, de lire et de vivre le temps dans ces deux pays. Échanges et débats il y eut, au-delà des partitions Est-Ouest. À l'instar de la contribution de Sarah Marks, la confrontation entre les cas bulgare et roumain montre cependant à quel point les sentiers empruntés furent tributaires d'une histoire ante communiste et de visions nationales distinctes de la direction de la modernité. En Roumanie, sur fond de désoviétisation et de libéralisation dans les années 1960, les canaux furent plutôt français ou italiens ; en Bulgarie, l'accès aux grands classiques occidentaux s'opéra plus souvent par la médiation de l'URSS et de la langue russe. Les chemins de l'Ouest y passèrent donc par l'Est, sans que ce mouvement fût vécu, dans la majorité des élites et de la société, comme un détour.
- 34 Le croisement des univers bulgare et roumain éclaire en second lieu les chronologies de l'enchantement et du désenchantement socialistes. Les mises en scène changeantes du temps dans les écrits SF sont à cet égard éclairantes : au-delà de la variété des schémas disponibles (l'usage du futur comme instrument de critique du présent, le voyage dans le passé comme ressource pour inventer l'avenir, etc.), les auteurs notent le tissage des liens inédits entre passé, présent et futur à compter des années 1960-1970. Au niveau des discours publics, ce moment coïncide avec l'encouragement à un ressourcement

national. Dans les narrations science fictionnelles, le passé, archéologique notamment, s'impose de plus en plus comme une figure obligée. À un avenir plus incertain, faudrait-il des fondations plus profondes ?

- 35 Au-delà des effets textuels de ces politiques d'antiquisation du futur socialiste, les auteurs mettent en évidence la bifurcation des articulations entre les « champs d'expérience » et les « horizons d'attente » des auteurs et lecteurs au cours de la dernière décennie socialiste. Là où les années 1960 avaient vu le développement d'un réseau de clubs SF où s'inventait un futur aux échéances reportées, les années 1980 sont le témoin d'une revendication de présent plus impérative. Sur fond de pénuries de papier et de chauffage, le sentiment est celui d'un temps arrêté dans les cénacles roumains, à l'ombre de Ceaușescu. En Bulgarie, les clubs sont le théâtre d'une différenciation accélérée des attentes – entre capitale et province, trentenaires et adolescents –, dont il n'est pas à exclure qu'elle participe du sentiment de crise d'un régime ayant prétendu homogénéiser les destinées. À la jonction entre débats écologiques, séductions punks et sensibilités ésotériques, les membres des clubs débattent toutefois moins d'un abandon de l'avenir socialiste que de sa possible reformulation.
- 36 La frontière entre expériences de pensée scientifiques et parascientifiques, la contribution d'Eglė Rindzevičiūtė la franchit également, en évoquant les mondes mêlés du gouvernement du futur et de l'ésotérisme dans l'Union soviétique du socialisme tardif. L'originalité de sa contribution réside dans le fait d'opérer, à travers les sciences et technologies du futur, une coupe à la fois diachronique et synchronique en prenant pour objet la trajectoire de Georgij Petrovič Ščedrovickij (1929-1994), ancien membre du Cercle méthodologique de Moscou devenu « entrepreneur intellectuel » et consultant en management sous le socialisme tardif. La restitution de l'œuvre et de la pensée de Ščedrovickij qui anima, dans les années 1970-1980, des ateliers « réflexifs » (jeux et simulations) à destination de cadres de l'industrie nucléaire, de l'urbanisme ou du secteur de l'agroalimentaire, repose sur une intuition : l'écriture de l'imagination et de l'administration du futur en Union soviétique ne saurait se centrer exclusivement sur les institutions renommées, tel l'Institut de recherches économiques du Gosplan, ni sur une seule forme de futurologie, la conception d'un futur scientifique proposée par des auteurs comme Bestužev-Lada. Il convient, prenant acte de la « plasticité des formes de futur » en URSS, d'élargir le spectre à des acteurs qui, en raison même de leur absence d'affiliations institutionnelles stables, circulèrent entre les espaces sociaux et inventèrent des techniques originales de transmission des savoirs. De même que l'on peut étudier les États depuis leur structure en rhizome, il est vertueux d'envisager les sciences du futur à partir leurs marges, ce qui ne signifie pas leurs périphéries.
- 37 Le parcours de Ščedrovickij fournit ensuite à l'auteur l'opportunité de restituer la variété des strates temporelles et spatiales agrégées au sein d'une pratique singulière (i.e. les emprunts à une vision des jeux d'activités héritière des années 1930 soviétiques, aux outils managériaux développés aux États-Unis à compter des années 1950, à la cybernétique et à la psychologie occidentales, tout en se revendiquant d'un marxisme scientifique tourné vers l'action). Par le manager du futur soviétique, ces savoirs ne furent conçus ni sur le mode de l'incompatibilité ni sur celui de la contradiction. La pensée du futur qui nous est donnée à voir, en des vignettes extraites de remémorations d'anciens participants aux ateliers, s'ordonne autour d'une

« réflexivité prospective ». Sa visée est moins de prédire l'avenir que de stimuler l'inventivité de managers, jugée bridée par la logique bureaucratique et politique socialiste.

- 38 Ce faisant, Eglė Rindzevičiūtė jette un éclairage sur le socialisme tardif et, plus encore, sur les parentés entre l'avant et l'après-1991 : l'auteur souligne d'abord que les séances Ščedrovickij servirent de creuset – et, avance-t-elle, de source de légitimation – aux pratiques informelles qui, sans être reconnues, étaient déjà essentielles au fonctionnement de l'économie dirigée soviétique. Y furent tissées, entre les membres de l'élite managériale communiste, des relations mises à profit après 1991. Elle ouvre une seconde piste pour l'exploration des présences du passé dans le postsocialisme, en évoquant le rôle joué par le fils de Ščedrovickij dans la perpétuation des savoirs de son père et leur actualisation au service de l'édification du... capitalisme. Filiations, affiliations et ruptures se voient une fois de plus intriquées, nous ramenant par la fin des socialismes à une observation faite au sujet de leur commencement, à savoir que les changements les plus amples sont l'effet d'effrangements plus que de déchirures. L'avenir trahit assurément les espoirs du présent, il trahit avec la même aisance les legs du passé et c'est pourtant à travers ces multiples trahisons, qui sont autant de liens, que quelque chose se passe, et passe, qui est de l'ordre du temps.
- 39 En dernier ressort, cette livraison des Cahiers du Monde russe aura accompli son rôle si, depuis cet aujourd'hui (point contemplant la ligne qui le précède), elle est parvenue à faire resurgir la pluralité désorientée des futurs non advenus. Si vertigineuse semble être la distance – à peine un quart de siècle – qui nous sépare de la fin du socialisme quand des étudiants accueillent quelque peu interdits la mention du nom de Mihail Gorbačev, qu'il n'est pas tout à fait inutile d'inviter à ralentir le regard pour se situer en un entre-temps⁶⁵, à équidistance entre les sciences du temps et les sciences dans le temps, entretenant avec l'une et l'autre des relations de perplexité. Où cela aussi est-il une fiction ?

NOTES

1. L'auteur souhaite remercier Liliana Deyanova, Antonela Capelle-Pogăcean, Alexander Vari Ania Szczepanska pour leurs remarques précieuses sur une version antérieure de ce texte.
2. Sur cette vision, voir, entre autres, Bradley Abrams, *The Struggle for the Soul of the Nation : Czech Culture and the Rise of Communism*, Lanham : Rowman & Littlefield, 2004 ; Marci Shore, *Caviar and Ashes : A Warsaw Generation's Life and Death in Marxism, 1918-1968*, New Haven : Yale University Press, 2006 (particulièrement chap. 8).
3. Cette rupture nous est notamment connue par les travaux de Reinhart Koselleck, *Le futur passé : Contribution à la sémantique des temps historiques*, P. : EHESS, 1990 ; François Hartog, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, P. : Le Seuil, 2002.
4. Richard Stites, *Revolutionary Dreams : Utopian Vision and Experimental Life in the Russian Revolution*, New York : OUP, 1989.
5. Michael Froggatt, « Renouncing Dogma, Teaching Utopia : Science in Schools under Brezhnev », in Polly Jones, ed., *The Dilemmas of De-Stalinization : Negotiating Cultural and Social*

Change in the Krushchev Era, New York : Routledge, 2006, p. 250-266 ; Matthias Schwartz, *Die Erfindung des Kosmos : Zur sowjetischen Science Fiction und populärwissenschaftlichen Publizistik vom Sputnikflug bis zum Ende der Tauwetterzeit*, Frankfurt am Main : Peter Lang, 2003 ; Michael Froggatt, « Science in Propaganda and Popular Culture in the USSR under Khrushchev, 1953-1964 », PhD Dissertation in History, Oxford University, 2005 ; Eli Rubin, *Synthetic Socialism : Plastics and Dictatorship in the German Democratic Republic*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2009.

6. La centralité de la pensée du temps a été récemment soulignée, au sujet de l'édification du socialisme en Tchécoslovaquie, dans Roman Krakovský, *Réinventer le temps : L'espace et le temps en Tchécoslovaquie communiste*, P. : Publications de la Sorbonne, 2014.

7. Sandrine Kott, *Le communisme au quotidien*, P. : Belin, 2001. Sur l'étude de cette articulation entre projet et expérience vécue, l'œuvre d'Alf Lüdtke a exercé une influence sensible : « De l'histoire sociale à l'Alltagsgeschichte. Entretien avec Alf Lüdtke », *Genèses*, 3 (3), 1991, p. 148-153.

8. À l'instar de Walter Benjamin et Gershom Sholem pour n'en citer que deux figures emblématiques.

9. Sur le développement des sciences du futur aux États-Unis et le mouvement par lequel, bien qu'originellement associées à une pensée stratégique à financement militaire, celles-ci en vinrent à acquérir une dimension transnationale, traversant les divisions Est-Ouest et revêtant parfois une dimension utopique, voir Kaya Tolon, « The American Future Studies Movement (1965-1975), its Roots, Motivations and Influences », PhD in Philosophy, Iowa State University, 2011 ; Ariel Colonosmos, *La politique des oracles : Raconter le futur aujourd'hui*, P. : Albin Michel, 2014 ; Jenny Andersson, « Midwives of the Future : Futurism, Future Studies and the Shaping of the Global Imagination », in Jenny Andersson, Eglė Rindzevičiūtė, eds., *The Struggle for the Long Term in Transnational Science and Politics : Forging the Future*, New York : Routledge, 2015, p. 16-37.

10. Eglė Rindzevičiūtė, « Towards the Joint Future Beyond the Iron Curtain : East-West Politics of Global Modelling », in Andersson, Rindzevičiūtė, eds., *The Struggle for the Long Term in Transnational Science and Politics*.

11. Frédérique Aït-Touati, *Contes de la lune : Essai sur la fiction et la science modernes*, P. : Gallimard, 2011. Pour une période ultérieure, voire aussi Jérôme David, « Une réalité à "mi-hauteur". Exemplarités littéraires et généralités savantes au XIX^e siècle », *Annales, Histoire sciences sociales*, 2, mars-avril 2010, p. 263-290.

12. Pour une réponse aux interrogations ouvertes par les travaux de Hayden White et le linguistic turn, voir Roger Chartier, *Au bord de la falaise : L'histoire entre certitudes et inquiétude*, P. : Albin Michel, 1998, p. 87-125 ; Johan Petitjean, « Raconte-moi une histoire. Enjeux et perspectives (critiques) du narrativisme », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 13, 2007, p. 185-200.

13. Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête*, P. : Seuil, 2012 ; Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine : Manifeste pour les sciences sociales*, P. : Seuil, La librairie du XXI^e siècle, 2014.

14. Christian Jouhaud, « Littérature et histoire », *Annales, Histoire, sciences sociales*, 49 (2), mars-avril 1994.

15. Etienne Anheim et Antoine Lilti, dir., « Savoirs de la littérature », *Annales, Histoire, sciences sociales*, 65 (2), mars-avril 2010 ; Patrick Boucheron « On nomme littérature la fragilité de l'histoire », *Débat*, 165, 2011, p. 41-56 ; Judith Lyon-Caen, Dinah Ribard, *L'historien et la littérature*, P. : La Découverte, 2010. Pour un état des lieux récent sur les enjeux d'écriture de l'histoire, voir Christophe Granger, « L'imagination narrative, ou l'art de conter des histoires », in Christophe Granger, dir., *À quoi pensent les historiens ?* P. : Autrement, 2013, p. 149-164.

16. Entre autres, Carlo Ginzburg, *Le fil et les traces : Vrai, faux, fictif*, Lagrasse : Verdier, 2010.

17. Souvent distincte de l'histoire des images, l'histoire par l'image a emprunté une pluralité de sillons depuis les ouvertures théoriques dues à des historiens médiévistes (Jean-Claude Schmitt, *Le corps des images : Essai sur la culture visuelle au Moyen Âge*, P. : Gallimard, 2002) en passant par de vifs débats sur l'irreprésentable (Jack Goody, *Representation and Contradictions : Ambivalence towards Images, Theater, Fiction, Relics and Sexuality*, Oxford : Blackwell, 1997) ; Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout*, P. : Minuit, 2003), et l'investissement historien du cinéma (Arlette Farge, « Écriture historique, écriture cinématographique », in Antoine de Baecque, Christian Delage, dir., *De l'histoire au cinéma*, Bruxelles : Éditions Complexe, 1998, p. 111-125) ; cf. aussi Gil Bartholeyns, « Voir le passé : histoire et cultures visuelles », in Granger, *À quoi pensent les historiens*, p. 118-134.

18. Voir, pour en prendre un exemple récent, le « Forum : Fiction and the Historical Imagination », *Kritika, Explorations in Russian and Eurasian History*, 15 (2), print. 2014, p. 343-352.

19. Particulièrement emblématique est ici l'œuvre de Patrick Boucheron, *Faire profession d'historien*, P. : Publications de la Sorbonne, 2010 et Patrick Boucheron, *L'entretemps : Conversations sur l'histoire*, Lagrasse : Verdier, 2012.

20. Voir le double dossier coordonné par Marc Elie et Isabelle Ohayon, « L'expérience soviétique à son apogée. Culture et société des années Brežnev », vol. 1, et 2, *Cahiers du Monde russe*, 54 (1-2), janvier-juin 2013 et 54 (3-4), juillet-décembre 2013. Voir aussi Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More : The Last Soviet Generation*, Princeton : PUP, 2005.

21. Suzanne Reid, David Crowley, eds., *Style and Socialism : Modernity and Material Culture in Post-War Eastern Europe*, Oxford : Berg, 2000 ; Kott, *Le communisme au quotidien* ; David Crowley, Susan Reid, eds., *Socialist Spaces : Sites of Everyday Life in the Eastern Bloc*, Oxford – New York : Berg, 2002 ; Judd Stitzel, *Fashioning Socialism : Clothing, Politics and Consumer Culture in East Germany*, Oxford – New York : Berg, 2005 ; Mark Landsman, *Dictatorship and Demand : The Politics of Consumerism in East Germany*, Cambridge : HUP, 2005 ; Anne Gorsuch and Diane Koenker, eds., *Turizm : The Russian and East European Tourist under Capitalism and Socialism*, Ithaca : CUP, 2006 ; Jay Rowell, *Le totalitarisme au concret : Les politiques du logement en RDA*, P. : Economica, 2006 ; Jonathan Zatlin, *The Currency of Socialism : Money and Political Culture in East Germany*, Cambridge : CUP, 2007 ; Katherine Pence, Paul Betts, eds., *Socialist Modern : East German Everyday Culture and Politics*, Ann Arbor : The University of Michigan Press, 2008 ; Nadège Ragaru et Antonela Capelle-Pogăcean, dir., *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme : Consommer à l'Est*, P. : Karthala & CERI, 2010 ; Paulina Bren, *The Greengrocer and His TV : The Culture of Communism after the 1968 Prague Spring*, Ithaca : CUP, 2010 ; Sergei I. Zhuk, *Rock and Roll in the Rocket City : The West, Identity and Ideology in Soviet Dniepropetrovsk, 1960-1985*, Washington : Woodrow Wilson Center, 2011 ; Larissa Zakharova, *S'habiller à la soviétique : La mode et le Dégel en URSS*, P. : Éd. CNRS, 2011 ; Paulina Bren and Mary Neuburger, eds., *Communism Unwrapped : Consumption in Cold War Eastern Europe*, Oxford : OUP, 2012 ; Cathleen M. Giustino, Catherine J. Plum, Alexander Vari, eds., *Socialist Escapes : Breaking Away from Ideology and Everyday Routine in Eastern Europe, 1945-1989*, Oxford – New York : Berghahn Books, 2013, ainsi que le dossier coordonné par Larissa Zakharova, « Le quotidien du communisme : pratiques et objets », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 68 (2), 2013, p. 305-314.

22. L'expression est due à Alexei Yurchak, *Everything Was Forever, Until It Was No More*. Dans une perspective semblable, voir aussi Cristofer Scarboro, *The Late Socialist Good Life in Bulgaria : Meaning and Living in a Permanent Present Tense*, Lanham : Lexington Books, 2011.

23. Le point a été justement souligné dans Caroline Humphrey, « The "Creative Bureaucrat" : Conflicts in the Production of Soviet Communist Party Discourse », *Inner Asia*, 10, 2008, p. 5-35.

24. Voir, par exemple, Grzegorz Ekiert, *The State against Society : Political Crises and Their Aftermath in East Central Europe*, Princeton : PUP, 1996.

25. Julianne Fürst, « Where did all the Normal People Go ? : Another Look at the Soviet 1970s », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 14 (3), été 2013, p. 621-640.
26. Voir Peter Galison, *L'empire du temps : Les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré*, P. : Gallimard, Folio Essais, 2005 (1^{re} éd. 2003). L'auteur y a reconstitué les changements conjoints observés dans les sciences (mathématique et physique), les techniques et les représentations sociales ayant rendu pensable et possible la synchronisation des temps horlogers au XIX^e siècle.
27. Voir, par exemple, le dossier « Science in the Cold War », *Social Studies of Science*, 4, 2001, 31 (2), p. 165-297 ; pour un état de littérature sur une première génération d'écrits, voir Corinna R. Unger, « Cold War Science : Wissenschaft, Politik und Ideologie im Kalten Krieg », *Neue Politische Literatur*, 51, 2006, p. 49-68. Tout en restant inscrits dans une problématique « guerre froide » et en l'envisageant principalement depuis l'Ouest, des contributions plus récentes ont nuancé les termes du débat : David Engerman, « Social Science in the Cold War », *Isis*, 101 (2), 2010, p. 393-400 ; Mark Solovey, Hamilton Cravens, eds., *Cold War Social Science : Knowledge Production, Liberal Democracy, and Human Nature*, New York : Palgrave MacMillan, 2012.
28. Susan Gross-Solomon, « Circulation of Knowledge and the Russian Locale », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (1), 2008, p. 9-28.
29. Yves Cohen, « Circulatory Localities. The Example of Stalinism in the 1930s », *Kritika, Explorations in Russian and Eurasian History*, 11 (1), 2010, p. 11-45.
30. Susan Gross-Solomon, ed., *Doing Medicine Together : Germany and Russia between the Wars*, Toronto - London : University of Toronto Press, 2006 ; Nikolai Kremontsov, *International Science between the World Wars : The Case of Genetics*, New York : Routledge, 2005 ; Grégory Dufaud, « Politiser la médecine. La psychiatrie extrahospitalière en Union soviétique (années 1920 et début des années 1930) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 61 (3), 2014, p. 124-148.
31. Larissa Zakharova, « Des techniques authentiquement socialistes ? Transferts et circulations dans les télécommunications entre l'URSS et l'Europe (années 1920-1960) », *Critique internationale*, 66, janvier-mars 2015, p. 19-36 ; Larissa Zakharova, « Téléphones et télégraphes au pays des Soviets. Vecteurs et procédés de circulation des techniques de communication en URSS (1918-1939) », *Histoire, économie & société*, 31 (4), 2012, p. 75-90.
32. Pour une double extension temporelle et spatiale, dans l'étude du travail forcé, voir Alessandro Stanziani, *Bondage : Labor and rights in Eurasia, 16th-20th centuries*, Oxford : Berghahn Press, 2014.
33. Voir le dossier « Psychologie allemande et sciences humaines en Russie. Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 18 (2), 2009, et notamment l'article de David Romand, « Vygotski lecteur critique de Stern. La question du transfert de la psychologie allemande en Russie dans le contexte épistémologique des années 1910-1930 », p. 103-126.
34. Isabelle Gourné, *L'introduction du marxisme en France : Philosoviétisme et sciences humaines, 1920-1939*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013 ; Sophie Cœuré, *La grande lueur à l'Est : Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, P. : Le Seuil, 1999 ; Sophie Cœuré, Rachel Mazuy, dir., *Cousu de fil rouge : Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, P. : CNRS Éd., 2012 ; Jean-François Fayet, *VOKS Le Laboratoire helvétique : Histoire de la diplomatie culturelle soviétique durant l'entre-deux-guerres*, Chêne Bourg : Georg Éditeur, 2014 ; Ioana Popa, *Traduire sous contrainte : Littérature et communisme (1947-1989)*, P. : CNRS Éd., 2010.
35. Voir le dossier dirigé par Martine Mespoulet, dir., « Quelle sociologie derrière le rideau de fer ? 1950-1989 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 16 (1), 2007, p. 3-86 ; Michael David-Fox et al., « Circulation of Knowledge and the Human Sciences in Russia », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (1), 2008.

36. Vitezslav Sommer, « Forecasting the Post-Socialist Future : Prognostika in Late Socialist Czechoslovakia, 1970-1989 », in Andersson, Rindzevičiūtė, eds., *The Struggle for the Long Term in Transnational Science and Politics*, p. 144-168.
37. Voir le dossier coordonné par György Péteri, « Across and Beyond the East West Divide II : Transnational and Transsystemic Tendencies in Russia and East Central Europe's Cultural Life during the Communist Era », *Slavonica*, 11 (1), 2005. Voir aussi György Péteri, « Nylon Curtain – Transnational and Transsystemic Tendencies in the Cultural Life of State-Socialist Russia and East-Central Europe », *Slavonica*, 10 (2), 2004, p. 113-123.
38. Voir le dossier coordonné par Justine Faure et Sandrine Kott, « Le bloc de l'Est en question », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, 109, 2011.
39. Pour un état récent de l'historiographie sur les circulations internationales, voir Paul Baulland, Isabelle Gouarné, dir., « Communismes et circulations internationales », *Critique internationale*, 66, janv.-mars 2015, p. 9-104 ; voir aussi « Passing Through the Iron Curtain », *Kritika. Explorations in Russian and Eurasian History*, 9(44), 2008, p. 703-937 ; Ragaru, Capelle-Pogăcean, dir., *Vie quotidienne et pouvoir : Consommer à l'Est* ; Sari Autio-Sarasmo, Katalin Miklossy, eds., *Reassessing Cold War Europe*, London : Routledge, 2011 ; Sari Kristina Autio-Sarasmo, Brendan Humphreys, eds., *Winter Kept Us Warm : Cold War Interactions Reconsidered*, Helsinki : Kikimora Publications, 2010 ; Annette Vowinckel, Marcus M. Payk, Thomas Lindenberger, eds., *Cold War Cultures : Perspectives on Eastern and Western European Societies*, New York : Berghahn Books, 2014.
40. Gérard Lenclud, « Quand voir, c'est reconnaître », *Enquête*, 1, 1995, p. 113-129.
41. Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe : The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, CA : Stanford University Press, 1994.
42. Sur la cristallisation de ces imaginaires et leur réactualisation lors des conflits yougoslaves de 1991-1995, voir Maria Todorova, *Imaginaires des Balkans*, P. : Éd. EHESS, 2011 (1^{re} éd. 1997).
43. Pour une lecture critique de ces approches, voir Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, P. : Gallimard & Le Seuil, 1989 ; Alban Bensa, « Images et usages du temps », *Terrain*, 29, 1997, p. 5-18.
44. Dans un ouvrage publié peu avant la fin de l'ère Gorbačev, Stephen Hanson distingue ainsi une première phrase (caractérisée par une « conception charismatique-rationnelle du temps »), voit dans la crise économique de l'URSS le reflet d'un échec à routiniser la discipline du temps, avant de dépeindre la « stagnation » brejnévienne. Il propose par ailleurs une vision cyclique de la temporalité soviétique (invention révolutionnaire, décès de l'inventeur, division de ses successeurs, affaiblissement du mouvement révolutionnaire, risque d'effondrement) : Stephen Hanson, *Time & Revolution : Marxism and the Design of Soviet Institutions*, Chapel Hill : The University of North Carolina Press, 1997.
45. Le point fut argumenté sur d'autres terrains par James Scott, *Seeing Like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, New Haven – London : Yale University Press, 1998.
46. Le point a été brillamment argumenté depuis un autre contexte dans Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, P. : Seuil, 1983.
47. Reinhart Koselleck, *Le futur passé : Contribution à la sémantique des temps historiques*, P. : Éd. de l'EHESS, 1990.
48. François Hartog, *Régimes d'historicité : Présentisme et expériences du temps*, P. : Le Seuil, 2002.
49. Le croisement entre ces identités et son rôle dans l'appropriation du socialisme ont été étudiés de manière particulièrement perceptive dans Gerald Creed, *Domesticating Revolution : From Socialist Reform to Ambivalent Transition in a Bulgarian Village*, University Park : The Pennsylvania State University Press, 1998.
50. Roman Krakovsky, *Réinventer le monde*.

51. Sur ces trajectoires européennes, voir Alain Corbin, dir., *L'avènement des loisirs*, P. : Flammarion, 2009.
52. Gail Kligman, *The Politics of Duplicity : Controlling Reproduction in Ceausescu's Romania*, Berkeley : University of California Press, 1998.
53. Katherine Verdery, « The "Etatization" of Time in Ceaușescu's Romania », in id., *What Was Socialism and What Comes Next ?*, Princeton : PUP, 1996, p. 39-58.
54. David Crowley, Susan E. Reid, eds., *Pleasures in Socialism : Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Evanston : Northwestern University Press, 2010.
55. Galia Valtchinova, « Between Ordinary Pain and Extraordinary Knowledge : The Seer Vanga in the Everyday Life of Bulgarians during Socialism (1960s-1970s) », *Aspasia*, 3, 2008, p. 106-130.
56. Le champ est tellement vaste qu'il serait impossible d'en esquisser ici ne serait-ce qu'un inventaire partiel. Restons-en dès lors à quelques évocations du souvenir et des écrits de soi : Anne-Marie Losonczy, « "Nos années de souffrance". Mémoire du Goulag et construction ethnique postcommuniste chez les Hongrois de Transcarpatie (Ukraine) », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 41 (1), mars 2010, p. 163-190 ; Catherine Gousseff, « Les faits et le fil du souvenir », in Alain Blum et al., dir., *Déportés en URSS : Récits d'Européens au Goulag*, P. : Autrement, 2012, p. 48-62 ; Katherine Lebow, « Autobiography as Complaint : Polish Social Memoir Between the Two World Wars », *Laboratorium : Russian Review of Social Research*, 6 (3), 2014, p. 13-26.
57. « Passing through the Iron Curtain », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (4), aut. 2008, p. 703-709.
58. Sur cette question, voir Hans Robert Jauss, « Trace et aura. Remarques à propos du Livre des passages de Walter Benjamin », *Trivium*, 10, 2012 et plus largement le dossier passionnant « Lisibilité », coordonné par Muriel Pic et Emmanuel Alloa.
59. Arjun Appadurai, dir., *The Social Life of Things : Commodities in Cultural Perspective*, New York : CUP, 1986 et Igor Kopitoff, « The Cultural Biography of Things », in Appadurai, dir., *The Social Life of Things*, p. 64-91.
60. Elie, Ohayon, « Introduction », *Cahiers du Monde russe*, 54 « L'expérience soviétique à son apogée. Culture et société des années Brežnev », vol. 1, et 2, p. 21.
61. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, p. 19.
62. Sur une telle démarche, voir par exemple Anne E. Gorsuch, Diane P. Koenker, eds, *The Socialist Sixties : Crossing Borders in the Second World*, Bloomington : Indiana University Press, 2013.
63. Colonos, *La politique des oracles : Raconter le futur aujourd'hui*, p. 72.
64. Sur cette mutation et pour se limiter au terrain soviétique, voir Asif Siddiqi, *The Red Rockets' Glare : Spaceflight and the Soviet Imagination, 1957-1967*, New York : Cambridge University Press, 2010 ; Trevo Rockwell, « The Molding of the Rising Generation : Soviet Propaganda and the Hero-Myth of Iurii Gagarin », *Past Imperfect*, 12, 2006, p. 1-34 ; Slava Gerovitch, « "New Soviet Man" inside Machine : Human Engineering, Spacecraft Design, and the Construction of Communism », *Osiris*, 22, 2007, p. 134-157 ; James T. Andrews, Asif Siddiqi, eds, *Into the Cosmos : Space Exploration and Soviet Culture*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2011 ; Cathleen Lewis, « The Red Stuff : A History of the Public and Material Culture of Early Human Spaceflight in the USSR », PhD. Dissertation, George Washington University, 2008 ; Donald J. Raleigh, ed., *Russia's Sputnik Generation : Soviet Baby Boomers Talk about their Lives*, Bloomington : Indiana University Press, 2006.
65. Sur cette posture, et les vertus de la lenteur du regard, voir Boucheron, *L'entretemps : Conversations sur l'histoire*, et bien sûr Ginzburg, *Le fil et les traces : Vrai faux fictif*.

AUTEUR

NADÈGE RAGARU

CERI, Sciences Po, Paris